

## LA MAYRASTRE

(II, f. 226-229)

Collecte Victor Smith

Répertoire de Nanette Lévesque

( Édition établie par M.L. Tenèze - Coll. le langage des contes - Gallimard)

Il y avait une fois un homme et une femme, ils avaient deux enfants. La petite s'appelait Marionnette et le garçon Charles. La mère de ces deux enfants voulait pas voir le petit, l'aimait pas. Aimait bien la petite, pas le petit.

Il y avait un petit bois devant la maison. Elle dit à la petite:

- Va-t'en, Marion, va-t'en promener dans le bois. Et le petit voulait bien y aller.

La mère lui dit :

- Tu resteras là, tu m'aideras à mettre le dîner du papa. Le papa travaille, tu resteras là.

Allons. La petite s'en va dans le bois et le petit reste dedans. Cette femme met la marmite sur le feu et prend son petit et un hatsou ( une hache) et *il* a tué son petit, *il* l'a *chaplé* (coupé) en morceaux (charpé, écharpé) et l'a mis dans sa marmite et a ramassé ces petits morceaux, les orteils de ses pieds et ses doigts, et sa langue et ses yeux, et les a mis cuire dans une casserole pour faire une petite sauce et la viande dans la marmite et quand la viande fut cuite, la petite était dans le bois, elle a crié :

- Ah Marion, viens vite porter le dîner de ton père, qu'il est tard.

La petite y vint. Elle a préparé son panier, mit la viande dans une assiette et la sauce dans l'autre, et puis son vin, son pain:

- Tiens, porte ça à ton père.

La petite prend son panier sur son bras et file pour porter le dîner de son père.

Quand elle est près de [227] son père, rencontra une dame, une belle dame, qu'elle est toute blanche. Cette dame lui demandait :

- Où vas-tu, mon enfant ?

- Moi je porte le dîner de mon père.

- Oh, tu portes le dîner de ton père.

- Eh oui, lui dit la petite.

Cette dame lui dit :

- Écoute-moi ma petite, tous les os que fera ton père, ramasse me les, et tu me les donneras. Moi je t'attends ici, dans le même endroit que je te trouve. Tu le feras ma petite.

- Oui.

À mesure que son père mangeait sa viande, s'il s'y trouvait un os, son père le jetait d'*elai*, et la petite le ramassait.

Son père lui demanda :

- Que veux-tu faire, ma petite, de ramasser ces os?

- Parce que, mon père, j'ai trouvé une dame qui m'attend dans le chemin, qui m'a dit que tous les os que vous feriez, de les ramasser et de les lui porter dans mon panier.

Cette petite, quand son père eut dîné, prend son panier et s'en retourne. Chemin faisant elle retrouve la dame dans son chemin. Cette dame, quand la petite lui eut donné ses os, les réunit et en fit un joli (gentil) petit oiseau.

- Tiens, ma petite, lui dit-elle, porte cela à ta mère.

C'est un petit oiseau que je te donne.

Quand la petite fut arrivée à la maison :

- Voilà ma mère un joli z-oiseau que j'ai.

- Où as-tu pris cela, Marion ?

- Oh c'est une dame qui me l'a donné. Je l'ai trouvée en mon chemin. Elle m'a dit comme ça que tous les os que ferait mon père à son dîner de les lui z-apporter [227 v°] et il m'a fait un petit z-oiseau.

- Oh qu'il est joli, dit la mère, qu'il est joli. Chantait ce petit oiseau ; il disait :

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

La mère fut ennuyée de ce petit chant. La petite lui demandait:

- Ah maman, que chante ce petit z-oiseau ? Que veut dire ça ?

- Je sais pas que veut dire. Nous faut passer ce petit z-oiseau dehors, moi je le veux pas à la maison.

La mère ouvrit la porte. Ce petit z-oiseau i sortit dehors. Il a monté sur le couvert de la maison ; et quand le père se ramassait du travail le soir, la petite lui dit:

- Ah papa, j'ai apporté un petit z-oiseau qu'une dame m'a fait des os que j'ai ramassés de vous, mais la maman n'a pas voulu le garder dans la maison. Elle l'a fait sortir dehors.

- Pourquoi ? dit le père.

- Parce qu'il chantait :

Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

[228]- Il chantait ça, ce petit z-oiseau ?

- Oui, papa, i chantait ça.

- Oh que j'aurais bien voulu le voir, se disait le père.

Il y avait un cordonnier qui faisait des souliers pas bien loin de la maison et ce petit z-oiseau, il alla sur le couvert de ce cordonnier en chantant :

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

Le cordonnier a entendu chanter cet oiseau. Il sortit en lui disant:

- Que chantes-tu, petit z-oiseau ? Tourne chanter une autre fois, je te donnerai quelque chose.

Le z-oiseau a répondu :

- Cordonnier, si vous me donnez une paire de souliers pour ma petite sœur, je tournerai chanter.

- Allons, chante, je t'en donnerai une bien jolie.

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

Le cordonnier lui donna une brave paire de souliers, et la mit à son bec. Il prit ses souliers dans son bec et après il saute dans une autre maison où restait un chapelier. Il chante:

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

- Chante une autre fois, lui dit le chapelier.

- Oh si vous me *faisez* un chapeau, moi je tournerai chanter, lui dit le roussigno.

- Chantez.

Il chanta:

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

- Eh bien tiens, voilà un chapeau, fit le chapelier.

Le roussigno prend son chapeau et le mit sur sa testa. Il s'en alla sur le couvert d'un monnier (meunier) en chantant:

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

Le monnier sortit dehors, lui dit :

- Que chantes-tu ? Tourne chanter une autre fois.

Le z-oiseau dit :

- Si vous me donnez una mole ( une meule) de vos molins, moi je tournerai chanter.

- Oh mon Dieu, je t'en donnerai bien une, petit z-oiseau. Le petit z-oiseau retourna chanter :

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé.

Allons le monnier lui donna una mole de son molin. Le z-oiseau l'a prise, la bouta sur son épaule. Il y a aux moles un petit trou, ce z-oiseau l'a prise par le petit trou avec sa jambe, l'a portée sur son épaule.

Il se rendit de là sur le couvert de la maison de son père avec ses affaires, en chantant toujours :

- Tur lu tu tou

Tur lu tu tou

Ma mère m'a tué

Mon père m'a mangé

Ma petite sœur m'a ramassé. [229] La petite l'entendait. Elle dit à son père: - Oh papa, venez voir, venez voir que mon petit z-oiseau il est tourné sur le couvert de la maison. Moi je le connais.

Voyez papa qu'il est joli ce petit z-oiseau.

- Oh, ma petite fille, ramasse-le si tu peux.

- Viens t'ici, z-oiseau.

- Viens t'ici, petite sœur, lui fit l'oiseau. Tu es ma petite sœur, je te veux donner une paire de souliers.

La sœur avança avec son tablier :

- Tiens, donne me la, petit z-oiseau.

- Oui, tu es ma sœur.

Il lui donna cette paire de souliers.

- Fais venir mon père, que je lui veux donner un chapeau.

En voyant venir son père, il dit :

- Tenez mon père, ils m'ont donné un chapeau. Je me le suis fait donner pour vous.

Le père a pris ce chapeau et l'a mis sur sa tête. Et la mère, il est venue dehors en lui disant :

- Y a rien pour moi, petit z-oiseau ?

- Il y a bien quelque chose pour vous \*, approchez-vous ici.

La mère s'approcha de lui, dessous le couvert. A lâché la mole du moulin et la mole mit la mère en poussière.

Et à peine eut-il laissé sa meule que l'oiseau se changea en un joli garçon en disant à son père :

- Mon père vous m'avez mangé

Ma petite sœur m'a ramassé

Dieu a envoyé \*\* la Sainte Vierge qui a fait de mes os un petit oiseau et de petit oiseau je suis redevenu votre enfant.

*C'est une permission de Dieu, ajoute Nannette.*

## **VARIANTES**

F. 228 V°:

Du cordonnier il s'en alla sur le couvert d'une maison où habitait un chapelier, portant sa paire de souliers en son bec en chantant :

F. 229:

\* ( elle fait siffler l's final du vous)

\*\* Nannette me disait : Dieu a fait de mes os ... je lui ai dit: c'est la Ste Vierge.  
Elle reprend : la Ste Vierge et Dieu c'est la même chose, ce que l'un veut l'autre le veut, ils sont bien toujours d'accord.

## Commentaires

Voici, parmi les contes de Nannette Lévesque, celui qu'on retrouve le plus souvent dans les autres répertoires des manuscrits Smith, un des deux précisément que celui-ci mentionne explicitement lorsqu'il recommande à ses informateurs (de Roche-en-Régner en l'occurrence) de noter exclusivement « les contes qui ne sont pas dans les livres, qu'on apprend pour les avoir entendu dire par les anciennes gens ». Peut-être eût-il dit volontiers pour ce conte - comme il l'a écrit pour l'autre : Moitié-de-coq qui ne figure cependant pas dans le répertoire de Nannette-« notre conte vellavien de la mayrastre ». Six de ces versions nous renvoient à la région Retournac : une dans l'ensemble de sœur Sainte-Claire (III, f. 40-41); Vorey: une dite par Sophie Farigoule (II, f. 447-448), une autre par son (supposé) frère Jean-Baptiste Farigoule (I, p. 367); Chamalières: une par Mariannette Fayolle (II, f. 449-453) et deux par sœur Hippolyte Chauchat - les deux notations par la sœur, dont l'une dans les manuscrits de l'Arsenal, publiée par Ulysse Rouchon (1947, p. 20-21), l'autre dans les manuscrits de l'Institut catholique (I, p. 686-692), sont suffisamment différentes pour justifier leur double prise en compte -; à quoi il faut ajouter une version, non localisée, intitulée par son transcripteur « conte de veillée» (I, p. 205-209) et qui se trouve en effet dans l'ensemble anonyme que nous caractérisons dans la postface(p 494) par a présence, fréquente, de cet intitulé. Toutes ces versions relèvent sans ambiguïté du conte type 720 Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé(avec cette particularité pour la version de Mariannette Fayolle que notre conte apparaît comme enté sur le conte des enfants perdus dans la forêt). Pour Victor Smith, comme explicitement pour certains de ses informateurs, ce conte est « le conte de la mayrastre(1) » ; et il va jusqu'à intituler ainsi le conte de Nannette, alors que pourtant elle - et elle est la seule ici à le faire -ne mentionne que la mère (Mariannette Fayolle, elle, dit tantôt « tante » - c'est-à-dire mayrastre -, tantôt «mère»). Or dès qu'on élargit l'horizon et que, ce faisant, on prend en considération l'élément spécifique et constant de ce conte, à savoir la chanson, la partie versifiée, la présence de la mère s'avère si fréquente qu'elle en figure dans l'intitulé du conte type, dans le catalogue français comme dans le répertoire international. Élément spécifique et constant, la chanson -dont Victor Smith curieusement ne mentionne jamais si elle est vraiment chantée - offre deux particularités bien intéressantes : elle est à la première personne et elle est la récapitulation de l'action du conte qui précède ; au point, comme l'écrit un commentateur, que la partie narrative pourrait être générée, régénérée à partir de sa seule partie versifiée. Ou du moins le conte en tant qu'il est constant à travers les versions, définissable ainsi : 1° « Ma mère m'a tué» (fait cuire), 2° « Mon père m'a mangé» (sans savoir ce qu'il mange), 3° « Ma petite sœur m'a ramassé» (a ramassé mes os), 4°

«Encore suis en vie» (en oiseau). Trois de nos versions s'arrêtent là; dans les autres le conte se poursuit, l'oiseau allant répéter sa chanson auprès de différentes personnes en quête de dons divers. C'est quant à la redistribution des objets quêtés ainsi que sur la fin ultime du conte que les cinq versions « longues » divergent. Les objets sont utilisés en don, en récompense -et cela est toujours le cas pour la sœur -, ou au contraire en châtement -et cela est toujours le cas pour la mère ou marâtre. C'est au sujet du père qu'il y a flottement; il est tantôt récompensé comme la sœur, tantôt puni comme la mère. Divergence aussi quant à la fin ultime: Nannette reconstitue explicitement la famille, amputée de la seule mauvaise mère, autour de l'oiseau redevenu garçon. Là où toutes nos versions, qu'elles soient « courtes » ou « longues », sont d'accord, c'est sur l'introduction dans l'action d'un agent surnaturel chrétien: dix fois la Sainte Vierge, une fois Dieu - ce qui, comme Nannette le souligne, revient au même : « ils sont bien toujours d'accord ». Dans ce conte comme dans le précédent, La fille et le loup, figure la consommation d'un parent consanguin par un autre. Une analyse comparative a toute chance d'être éclairante : - On note quant aux acteurs de cette consommation une double inversion : de sexe - de parents féminins on passe à des parents masculins ; de génération - le consommateur n'est pas le membre de la jeune, c'est celui de la vieille génération. Mais il y a plus et autre chose que cette inversion: si l'on admet - et il me semble que c'est bien le cas - que le membre de la jeune génération demeure ici et là porteur de l'action (voir pour ce conte-ci la chanson à la première personne), la consommation change alors de mode, passant de l'actif au passif. Ici le héros ne consomme pas, il est consommé ; c'est cette consommation subie d'un héros victime qui est ici au centre du conte. - Le conte précédent n'utilisait que la seule relation mère-fille, qu'il exploitait fondamentalement. Ici c'est toute la famille nucléaire - père, mère, fils, fille - qui est utilisée, mais sans qu'une des relations entre les membres de la famille nucléaire, ni même l'une des trois relations au héros victime, apparaisse fondamentale. J'ai qualifié le récit précédent de cyclique, et il me semblait signifier la liaison vie-mort en un éternel recommencement ; ici nul éternel retour : les trois actes différents et successifs, chacun confié à un membre différent de la famille, aboutissent à une fin tout à fait différente du début : soit à une vie transformée, autre. Du coup, une autre différence s'éclaire: alors que dans la perspective de l'éternel retour, d'un retour à la mère, la consommation était totale ( ou le non-consommé demeurait sans fonction), ici, où il y a séparation d'avec la famille, elle n'est que partielle et préservera les os qui préfigurent la nouvelle vie. - La fille et le loup ajoutait aux membres de la famille fondamentalement utilisés, mère et fille, un agent extérieur pris à la nature: le loup. Ici l'agent extérieur est surnaturel, chrétien; rencontré par la sœur déjà à l'aller, il prend dès ce moment-là la direction des opérations, la petite ne faisant qu'exécuter

ses recommandations (« Écoute-moi ma petite ... Tu le feras ma petite»), soit dès ce moment-là une remise de l'action, de la destinée du héros entre les mains de Dieu. Au loup qui met à mort là s'oppose ici l'agent surnaturel chrétien qui ramène à la vie. Victor Smith notait « incomplet » sur une de nos versions «courtes». Historiquement il est possible qu'il y ait eu perte, mais il est bien certain que, du point de vue de la signification investie, ces versions sont complètes. La version de Jean-Baptiste Farigoule est à cet égard particulièrement claire; voici le chant de l'oiseau: « Ma mère m'a fait / Ma tante m'a tué / Ma sœur m'a porté / Mon père m'a mangé / Le bon Dieu m'a fait.» Il oppose une vie périssable, sur laquelle la mort a eu prise, à une autre Vie qui est le fait de Dieu. Dans la perspective de la réalisation d'un tel destin personnel, les autres rôles, tous également nécessaires, n'apparaissent que comme des «utilités» et la question de leur punition ou de leur récompense en devient secondaire. En revanche, les versions longues, et singulièrement celle de Nannette Lévesque, sont porteuses d'un sens un peu différent : au-delà du destin personnel du fils, la famille demeure présente, son sort aussi importe ; le héros victime apparaît ici comme « héros médiateur assurant la communication de biens entre la communauté sociale et la cellule familiale » ( Geninasca, 1972, p. 227), en même temps que comme héros intercesseur qui, ayant fait la répartition entre « justes et injustes » - une répartition sur laquelle les conteurs peuvent diverger -, soit reconstitue la famille sur terre, soit l'emmène ou la précède au Ciel. Mes commentaires ont pu apparaître comme accentuant, par leur formulation, une signification chrétienne qui, dès qu'on quitte notre région, est moins évidente(2). Ainsi alors que dans nos versions sans exception la sœur ne fait que ramasser les os pour les remettre à la Sainte Vierge ( ou à Dieu lui-même), dans le Nivernais elle les enterre -ce peut être certes sur recommandation de la Vierge -, et pas n'importe où : sous une aubépine (3). D'une certaine façon, nos versions apparaissent comme « à la pointe» des versions de France. Je résumerai en effet mes commentaires comme suit: certes, comme l'écrit un commentateur particulièrement autorisé, Walter Burkert (4), la suite de «motifèmes » ( de « fonctions » au sens formel du terme) à la base de ce conte constitue proprement « die Opfer-sequenz », la séquence sacrificielle, soit un schéma qui correspond à la pratique d'anciens rituels ; mais - et c'est ce que la confrontation avec le T. 333 a permis de mieux mettre en lumière l'actualisation qui en est ici faite, la « cristallisation » particulière, est telle que son explicitation chrétienne apparaît comme dans la ligne d'une logique interne. Proches, mais aussi différents dans leur signification, La fille et le loup et La mayraastre voisinent, mais sans contamination, dans les répertoires de notre région, et particulièrement celui de Nannette Lévesque. Avec une différence : là où l'un, résiduel, apparaît comme en voie de pétrification et peut-être d'extinction, l'autre, qui participe d'un conte type de vaste

répartition, au moment des collectes folkloriques, à travers l'Europe, est -Victor Smith nous le certifie -représentatif d'une tradition orale ancienne dans la région, mais bien vivante.

Nannette Lévesque est la seule à spécifier, une seule fois d'ailleurs dans le conte, l'oiseau comme rossignol. Quelle que puisse être la valeur de ce détail dans la perspective de l'origine historique du conte type (5), j'ajouterai ici deux remarques contextuelles, directement prises dans les manuscrits Victor Smith : le rossignol, c'est l'oiseau mélodieux par excellence, et Smith note comme connu dans la région le récit du rossignol pris dans les vrilles de la vigne (ms. Ars. 6835, f. 203 v°); mais du rossignol« on dit ( aussi) qu'il aime l'homme, qu'il chante pour l'homme ; on dit que dans les lieux écartés, dans les grands bois déserts, il n'habite pas; il ne se plaît qu'autour des demeures de l'homme » (ms. Ars. 6859, f. 127)(6). À double titre le rossignol apparaît particulièrement à sa place dans ce conte.

NOTES (1). Victor Smith a noté en regard de la version de sœur Sainte-Claire : Goethe. Peut-être connaissait-il, dans le n° 146 du 12. VII. 1830 du journal *Le Globe*, la lettre (signée C. S.) à propos de la ballade de Marguerite dans le *Faust* de Goethe ; cette lettre constitue la première attestation en France du conte et donne la marâtre comme meurtrière dans le chant de l'oiseau. (2). Cf. ainsi l'éclairage différent apporté par Nicole Belmont, 1993, à partir des travaux de Daniel Fabre sur les relations des jeunes garçons aux oiseaux. (3). Cf. Sébillot, 1904-1907, I, p. 190; III: se reporter à la Table; IV, p. 430; Belgrader, 1979, p. 76-77; à quoi j'ajouterai le passage suivant: « Dans la société traditionnelle irlandaise, le monde invisible et le monde visible occupaient le même espace, et les points, les lieux et les temps où pouvaient s'effectuer un passage entre les deux mondes étaient variés et explicites [...] les mottes recouvertes d'aubépine étaient des lieux où étaient ouvertes les portes entre les deux mondes » (Cresswell, 1975, p. 249). (4). Walter Burkert - auteur de *Homo necans. Interpretationen altgriechischer Opferriten und Mythen*, Berlin, New York, 1972 - a consacré à notre conte une petite étude (1984), suite à la monographie de Belgrader (1979). (5). Alors que Belgrader parle à propos de la « consommation » dans ce conte de « repas d'Atrée », tout en excluant une liaison directe avec le mythe grec, Burkert (1984) estime que le mythe antique le plus proche de notre conte est un mythe aboutissant à l'étiologie d'oiseau la plus connue de la mythologie grecque, celle du rossignol. Un mythe étiologique qui, se retrouvant non seulement dans les *Métamorphoses* d'Ovide mais aussi dans les *Églogues* de Virgile, soit de l'auteur latin le plus étudié sur des siècles dans les écoles de l'Occident, a certainement bénéficié d'une large connaissance. L'auteur croit en effet en la possibilité d'infiltrations multiples de ce bien culturel classique. (6). Cf. aussi ms. Ars. 6855, f. 227 : « La poésie

populaire choisit des oiseaux pour ses messages. L'oiseau préféré dans le Velay et le Forez c'est le rossignol.»